

Chapitre 20

Où l'on apprend enfin qui était Tistou

Elle l'occupait depuis plusieurs jours ; elle requérait tous ses soins ; il ne pensait plus qu'à elle. À quoi donc ? À l'échelle.

– Tistou construit une échelle ; cela va lui changer les idées, disait-on à Mirepoil.

On n'en savait pas davantage. Une échelle pour poser où ? Pour quel usage ? Pourquoi une échelle plutôt qu'une tour ou qu'un pavillon fleuri ?

Tistou demeura évasif.

– J'ai envie de faire une échelle, voilà tout.

Il avait choisi l'emplacement, bien au centre de la prairie.

Une échelle, ordinairement, c'est l'affaire d'un menuisier. Mais Tistou ne se servait pas de bois coupé.

Il avait commencé par planter ses pouces en terre, profondément, et aussi éloignés l'un de l'autre qu'il le pouvait en écartant les bras.

– Il faut que les racines de cette échelle soient solides, expliqua-t-il au poney qui suivait avec intérêt les travaux.

Deux arbres s'élevèrent, deux beaux arbres aux rameaux serrés, à la taille élancée. En moins d'une semaine, ils mesuraient trente mètres. Chaque matin, Tistou, fidèle aux enseignements de Moustache, leur adressait un petit discours. Cette méthode donna les meilleurs résultats.

Les deux arbres étaient d'essence rare ; le tronc tenait, par élégance, du peuplier d'Italie, mais avec la dureté de l'if et du buis. La feuille était dentelée comme celle du chêne, et les fruits poussaient verticalement, en petits cônes, comme les pommes du sapin.

Mais lorsque les arbres eurent dépassé soixante mètres, les feuilles dentelées laissèrent la place à des aiguilles bleutées, puis apparurent des bourgeons feutrés qui firent dire à Carolus que les arbres étaient d'une espèce qu'on connaissait bien dans son pays, et qu'on appelait le sorbier des oiseleurs.

– Ça, du sorbier ? s'écria la cuisinière Amélie. N'avez-vous pas vu qu'il y pousse maintenant des grappes blanches et parfumées ? Ce sont des acacias, je vous le dis, et je m'y connais, parce qu'avec la fleur on fait des beignets.

Mais Amélie, pas plus que Carolus, n'avait raison ni tort. Chacun, dans ces arbres-là, voyait l'espèce qu'il aimait le plus. C'étaient des arbres sans nom.

Ils eurent bientôt plus de cent mètres et, les jours de brume, on n'en apercevait plus le sommet.

Mais, diriez-vous, deux arbres, même très hauts, n'ont jamais suffi à faire une échelle.

Ce fut alors qu'apparut la glycine, une glycine de variété singulière, d'ailleurs, et assez fortement croisée de houblon. Elle offrait en outre cette particularité de pousser parfaitement à l'horizontale, entre les deux arbres. Elle prenait solidement appui sur l'un des troncs, s'élançait, attrapait l'autre tronc, s'enroulait trois fois autour, faisait un nœud avec sa propre tige, montait un peu plus haut, repartait en sens inverse. Ainsi se construisirent les barreaux de l'échelle.

L'admirable fut quand cette glycine, d'un seul coup, se mit à fleurir. Une cataracte mauve semblait couler du ciel.

– Si vraiment Moustache est là-haut, comme on s'obstine à me le dire, confia Tistou à Gymnastique, il profitera certainement de cette échelle pour descendre, ne serait-ce qu'un petit moment.

Le poney ne répondit pas.

– Je suis trop malheureux de ne pas le voir... et de ne pas savoir, dit Tistou.

L'échelle continuait à grandir. On la photographia pour les journaux en couleurs, qui écrivirent à son propos : L'échelle de fleurs de Mirepoil est la huitième merveille du monde.

Si l'on avait demandé aux lecteurs quelles étaient les sept premières, ils auraient été bien embarrassés dans leur réponse. Posez donc la question à vos parents, pour voir !

Mais tout ceci ne fit pas descendre Moustache.

« J'attends encore trois matins, décida Tistou, et ensuite je saurai ce qu'il me reste à faire. »

Le troisième matin arriva.